Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 24 (1921-1922)

Artikel: Quelques livres
Autor: Elder, Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-748964

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

QUELQUES LIVRES

Le tirage imposant du roman de Louis Hémon, *Maria Chapdelaine* — Bernard Grasset éd. — me paraît susciter à propos quelques réflexions sur le succès. Nous venons de voir, ces dernières années, des succès éclatants et dépassant de beaucoup ceux qui comptaient avant guerre. Il y a eu, en littérature comme dans l'industrie, des profiteurs de la guerre, profiteurs sans calcul et qui ont bénéficié d'une situation arrangée par le hasard beaucoup plus que par leurs mérites.

Et d'abord on peut mettre en principe que la valeur esthétique d'un livre est toujours étrangère au succès. J'ai un ami qui se défie à ce point du succès qu'il n'achète jamais le livre dont tout le monde parle. Il exagère. Evidemment il y a peu de chance pour que l'art abonde dans l'auge où la foule se repaît. Mais il faut compter avec le snobisme, la mode. Le désir de faire comme tout le monde est le sentiment le plus fort dans une société policée. Combien de caillettes se croiraient perdues d'honneur si elles n'avaient lu le livre en vogue, quittes à n'y rien comprendre? L'esprit grégaire est le grand moteur du succès.

Toutefois, il faut un départ. Celui-ci peut être dû à bien des causes qui peuvent se ramener au fond à un certain accord entre les sentiments de l'auteur et ceux du public au moment où paraît l'ouvrage. En d'autres termes il faut une concordance momentanée. Et quel mobile déterminera le plus sûrement cette concordance? Incontestablement la politique.

En gros, il y a des époques tristes, des époques gaies. Par réaction, détente, après une période douloureuse, le public cherche l'oubli dans le plaisir. Après 1870 on lit *Les petites Cardinal;* après 1918 on se rue au Cinéma, ce qui est bien pire! Dans ces nuances générales, des succès particuliers se forment ainsi que des noyaux plus colorés. C'est que la politique a joué et porte l'auteur le plus souvent peut-être sans qu'il ait compté sur elle.

Anatole France avait à coup sûr un succès d'estime, mais restreint, quand il prit parti dans l'affaire Dreyfus. C'est le vent en poupe! Les lecteurs affluent; il touche le grand public et asseoit fortement une notoriété durable, justifiée. Barbusse, peu connu avant la publication du *Feu,* rayonne grâce à cet ouvrage que l'ex-

trême-gauche brandit en pleine guerre comme une foudre vengeresse. On lui oppose Dorgelès. *Les Croix de Bois* deviennent le bréviaire des soi-disant calomniés, la revanche de la bourgeoisie. Le tirage monte. Politique toujours. Et quand le parti d'Action Française annexe Pierre Benoit en grossissant jusqu'au ridicule de futiles allusions à la Païva, c'est une fois de plus la politique qui vient renforcer les cohortes assoiffées de cette littérature dont *Le Lac Salé* nous a montré récemment le morne ennui et la platitude désolée.

Plus on s'abaisse, plus on est intelligible à la masse. Entre La Bruyère et le feuilleton d'une gazette, ma concierge n'hésite pas. Mais s'abaisser ne suffit pas encore pour être ramassé par tous: il faut l'estampille d'un parti. La guerre, en ébranlant notre pauvre humanité qui a tant de peine à se faire raisonnable, a déchaîné une vague mystique. Des illuminés ont vu la main divine dans la catastrophe et les mutilés du cœur tâtonnent dans l'au delà. C'est un printemps de religiosité. En fallait-il plus pour assurer d'emblée le succès de *Maria Chapdelaine,* toute autre cause mise à part?

Le succès est un mirage déformant. Vous avez vu le phénomène certain beau jour d'orage, à la mer? Il y a, là-bas, au large, un banc de roches que vous connaissez bien, surmonté d'une humble tour blanchie par le guano des cormorans. Et tout à coup, dans la brume immobile où du soleil liquide est en suspens, les rochers s'allongent, se haussent, la tour grossit, s'élance, des formes de burg s'élaborent, une merveille féodale sort des eaux à laquelle un grain d'imagination accroche une légende. Ainsi un livre dans le succès. Les lecteurs ont perdu le contrôle, et les critiques eux-mêmes, sans doute de très bonne foi, n'aperçoivent plus que le mirage.

Vous me direz qu'il y a l'excès contraire? D'accord. Mais ouvrons *Maria Chapdelaine* et tâchons, avec la plus grande impartialité, d'y voir clair.

„Récit du Canada Français" dit le sous-titre. Et c'est juste. La forme du roman est aujourd'hui infiniment élastique; mais ici l'intrigue romanesque est réduite à sa plus simple expression: Maria, en âge d'aimer, se marie, ou plutôt se promet moins au gré de son cœur peut-être, qu'au gré de la terre. La terre! Voilà

le grand personnage du livre qui n'est, au fond, qu'une sorte de géorgique canadienne, poème âpre, triste, puissant dans ses évocations d'hivers sans merci, de printemps brutaux, convulsifs tels qu'on les rêve à l'aube primitive des âges quaternaires.

La vie de la sylve, des torrents, la lutte contre les neiges boréales, le froid, la conquête lente, acharnée, de quelques arpents de bonne terre augmentés d'années en années, en somme l'effort humain doucement victorieux des éléments, voilà toute la beauté, la grandeur du livre. Beauté monotone, un peu sombre; grandeur lourde dans un style clair, mais un peu pesant, égal. Beauté qui tient beaucoup aussi à la nouveauté du paysage, à l'imprévu, mais qui pourrait bien paraître fade si les qualités de l'auteur, Louis Hémon, s'étaient exercés sur une de nos provinces françaises déjà défrichée par les écrivains.

Quoi qu'il en soit, le livre est bon. Il y en a eu de meilleurs pourtant sur cette même terre canadienne dévorante et féroce, par exemple *Les heures du Grand Nord* de Dupuy. Dupuy est mort pauvre, inconnu. Son livre, tombé dans l'oubli, est aujourd'hui introuvable. Dupuy n'a pas eu le succès. Et ici intervient le facteur principal de la vogue de *Maria Chapdelaine:* c'est un livre catholique, traditionnel, fait pour toutes les mains. Ce parfum de patronage qui l'environne lui a gagné mille fois plus de lecteurs que le talent de l'auteur. Toute une presse, tout un parti l'ont élevé sur le pavois. Ajoutez la mort pathétique de Louis Hémon, bêtement broyé par une locomotive, et la belle légende de sa vie lointaine. Voilà plus qu'il n'en faut pour conquérir le grand public, encore une fois la politique aidant.

Et cependant, quant à moi, l'humanité qui peine misérablement dans *Maria Chapdelaine* me semble plus pitoyable que belle, plus basse que noble. Ces pauvres gens sont accrochés au sol contre lequel ils se débattent comme les tristes paysans de La Bruyère. Aucun répit dans la fatigue, aucune lueur dans le travail. Une foi naïve, humble, seule veilleuse de leurs esprits enténébrés, voilà l'unique consolation. Ils ont été trompés vilainement par les rabatteurs coloniaux qui se chargent — négriers modernes — de pourvoir de main-d'œuvre la steppe polaire ou la forêt équatoriale pour le compte de compagnies rapaces. Le mirage des lointains, l'invitation au voyage, l'espoir des fortunes, tout a croulé devant

les réalités implacables. Et ils n'ont aucune révolte, à peine un regret, rien qu'une résignation de bête de somme qui laboure les yeux clos jusqu'à ce que le sillon l'absorbe. L'appel de la terre, le lyrisme de la forêt? Des mots, à y regarder de près. Au fond il n'y a là que des hommes arriérés, écrasés par une nature hostile, et, de père en fils, tournant dans la cage d'habitudes étroites sans avoir la force de regarder au delà. Spectacle triste et qui ne peut avoir qu'un semblant de beauté du point de vue de l'abdication religieuse.

Tuvache ou la tragédie pastorale — Bernard Grasset éd. — de M. Louis Léon-Martin, qui n'a pas encore été enlevé par un coup de chance, est infiniment moins populaire. Pourtant l'originalité est plus vive, plus sensible dans ce roman que dans *Maria Chapdelaine*. La composition en est moins solide, c'est vrai, plus sinueuse. Le poème canadien s'échafaude par grands plans. *Tuvache* se déroule avec caprice mais sous une forme plus riche, plus imprévue, où l'observation se décèle à tout instant en raccourcis poétiques.

L'histoire est lamentable: déchéance d'une famille de rustres qui sombrent dans la boisson, la débauche, le suicide. La faute en est à la société hypocrite. Tuvache est un simple qui, bien que jardinant sur le sol de France, n'est pas beaucoup plus éveillé que les bûcherons canadiens. Perdu dans la cautèle bourgeoise et dans la duplicité sociale, il se brise contre sa propre candeur. Le personnage a du caractère et plus d'une fois nous émeut. Autour de lui la campagne bien vue est musicale, chantante. Le livre n'est point vengeur mais simplement ironique, ce que je préfère. Un lyrisme tout romantique le dépare un peu et une langue parfois pénible, si ramassée dans certaines tournures qu'elles en sont obscures. Mais le talent abonde, chaud, sympathique.

Ce courant du romantisme, toujours vif, et qui lutte dans la littérature contemporaine avec un retour au classicisme, est encore très apparent dans *Batouala,* le roman nègre de M. René Maran qui vient d'obtenir le Prix Goncourt — Albin Michel éd. —; il ne faut pas se dissimuler en effet, qu'en dépit des innombrables écoles, deux seules veines animent profondément les lettres françaises d'aujourd'hui: la veine romantique et la classique. Romantiques le symbolisme, l'écriture artiste, Zola, Goncourt, et toutes les tenta-

tives individualistes, anarchiques, les dadaïstes surtout dont l'hystérie verbale a ses sources dans Victor Hugo. Romantiques Apollinaire, Cocteau et Morand. Mais, du moins, avec l'inquiétude, le trouble, le raffinement ambigu du temps présent. Tandis que dans *Batouala* on ne trouve guère qu'une rhétorique déjà vieillie, qui tire des effets de l'imprévu du mot, de la répétition, qui se plaît aux tirades sur le soleil, le feu, etc.... On pouvait espérer de ce livre de la brousse des révélations neuves, des impressions directes, fraîches, l'évocation barbare d'un pays insoupçonné, tout cela rendu dans la verdeur primitive, sans miroir interposé. Or, cette longue nouvelle n'est que la composition d'un homme saturé de littérature. Au surplus, M. Maran qui entend prêcher pour les noirs contre les blancs, nous montre ces bons nègres dans une telle splendeur de bestialité qu'il est difficile de s'apitoyer sur leur sort et que leur démence, leur fourberie, paraissent presque une excuse à la canaillerie coloniale.

Avec M. Claude Anet nous retrouvons le roman solide, bien bâti, pensé avec soin, écrit de même, et qui ne se contente point d'effets verbaux. *Quand la terre trembla* — Bernard Grasset éd. — mêle une intrigue romanesque aux premières secousses de la révolution russe. M. Claude Anet s'est fait un peu une spécialité de la Russie et des temps révolutionnaires. N'ayant point de comparaison pour le juger, il faut bien croire ses récits sur parole. La révolution russe! Voilà un cadre neuf, rare, éclatant pour y agencer les scènes d'un roman! Savinsky, financier, homme fort, tête froide, se prend tout à coup d'amour pour Lydia, une jeune fille qui est venue s'abattre à ses genoux dans la rue, un jour d'émeute. Savinsky a une famille, sa femme qu'il adore, des enfants. Lentement il s'en détache, usant des circonstances pour leur faire quitter la Russie et servir sa passion. Lydia l'aime comme une force, une puissance, un type d'homme achevé, supérieur. Les événements les pressent. Mais l'amour d'abord! Savinsky sacrifie tout, jusqu'à sa vie, que Lydia s'acharne désespérément et par tous les moyens à sauver des geôles du soviet.

L'histoire est un peu longue bien que poignante et les personnages ne manquent pas de rectitude, ni de vie intérieure. Pour ma part j'aurais aimé plus de raccourci, moins d'analyse. Il manque à ce livre méritoire une vue en synthèse, un relief dans les

détails et dans les plans. La révolution y est flou, un peu molle. L'ensemble est d'un débit monotone. M. Claude Anet ne semble pas avoir les fortes qualités de vision qui donnent à l'art d'écrire toute sa puissance objective.

Encore la révolution russe dans *Les Nocturnes* de M. Georges Imann, ou du moins sa préparation, son prologue, dans les bas-fonds de la juiverie et des ambassades, en pleine guerre, à Genève. Le titre de l'ouvrage en donne le sujet: le complot des Nocturnes. L'auteur se défend d'avoir écrit un roman à clé, mais il certifie l'authenticité du récit. Mêlé aux intrigues, il apparaît comme un des personnages du livre. Ses documents semblent précis: on peut croire qu'il a vu. Au cours du drame il s'arrête pour nous dire que sa fable contient plus de vérité que l'histoire. En un mot M. Georges Imann ne néglige rien pour affirmer la réalité du tableau qu'il a peint de la vie à l'étranger pendant la guerre.

Mais qu'en est-il au juste? et quelle créance doit-on accorder à ces révélations? Si elles ne manquent point de force, d'étrangeté, de pittoresque, elles ont parfois une couleur un peu excessive qui sent peut-être le feuilleton et une allure tendancieuse qui prévient contre elles. Le livre est dedié à M. Binet-Valmer, Don Quichotte nationaliste, tout farci de haines, de gloriole militaire et dont la parole est lourde comme l'épée du Gaulois: *vae victis!* C'est de quoi le tenir en défiance. Une thèse entraîne toujours avec soi une certaine somme de déformations probantes. Et c'est bien pis quand le patriotisme s'en mêle!

Les Nocturnes, ce sont les sémites ardents, naïfs ou envieux, apôtres ou ambitieux, qui, réalisant les espoirs séculaires de leur peuple, échafaudent dans un esprit de revanche, de spéculation, la société communiste. Les parlotes se tiennent dans l'arrière-boutique de l'épicier Ouritzky. Medviedoff, sorte de Lénine-Machiavel, froid, hautain, souple et fourbe, tient les ficelles du complot. Il s'agit de jeter bas la société capitaliste, la guerre aidant, et de mettre la main sur la Russie pour la plier au système. Maints comparses défilent: juifs besogneux, usuriers, mystiques; Ida, une fille mariée à un consul, dont l'amour et la vénalité sont une trahison quotidienne; un diplomate français veule, pitoyable, acoquiné dans les jupes de la traîtresse; Olébine, prince russe qui tombe en pourriture sur ses vices; et toute une vermine cosmopolite. On chambre

le prince, on le dépouille: il fait les frais de la cause. La belle Ida est là pour détrousser les consciences au creux de l'alcôve. Vol, suicide, crapule... C'est dans une fange obscure que s'élabore le bolchévisme.

Le livre est copieux, mais non exempt d'intérêt ni de force. Certains personnages tels que le vieil Ouritzky, Medviedoff, Ida, Andréa, de Malongrin ont du relief. Mais là, comme dans le roman de Claude Anet, ce qui manque le plus c'est une certaine brièveté synthétique, de l'air et une harmonie de composition qui satisfasse d'un coup le regard comme un beau jardin.

Le nom d'Anatole France, aujourd'hui, suffit à assurer le succès d'un livre et c'est justice. M. Paul Gsell, qui est attentif à recueillir les paroles des maîtres lorsque le couchant légendaire dore déjà leur front, n'a pas manqué d'aller ouïr les bons propos du Sage de la villa Saïd. Naguère il nous avait livré ses *entretiens* avec Auguste Rodin. Aujourd'hui il nous offre les *Propos d'Anatole France* — Bernard Grasset éd. — Rien de mieux. Mais il annonce son intention d'interroger à son tour le comédien Gémier et de nous donner la substance des hautes pensées qui hantent le cerveau du nouveau directeur de l'Odéon! C'est aller un peu fort et confondre de façon regrettable les gloires trébuchantes avec le faux son des renommées transitoires.

A vrai dire le livre de M. Gsell n'ajoute pas grand'chose à la connaissance d'Anatole France. Quand on l'a filtré à la lecture, il n'en reste qu'une matière assez mince. Des historiettes, des rencontres cocasses, des répliques aiguisées... M. Gsell paraît avoir entrevu le Maître au hasard de quelques visites et non le connaître de manière intime. On l'entend, on le voit peu. Et encore l'entend-t-on parfois généraliser de façon hâtive et bien imprudente, par exemple lorsqu'il tire des conclusions sur l'intelligence des Bretons d'une conversation surprise entre deux femmes de Quiberon. Enfin, tel que, le livre est sympathique, plaisant, et, d'un point de vue très à la mode, d'une excellente propagande.

BOULOGNE SUR SEINE MARC ELDER

□□□